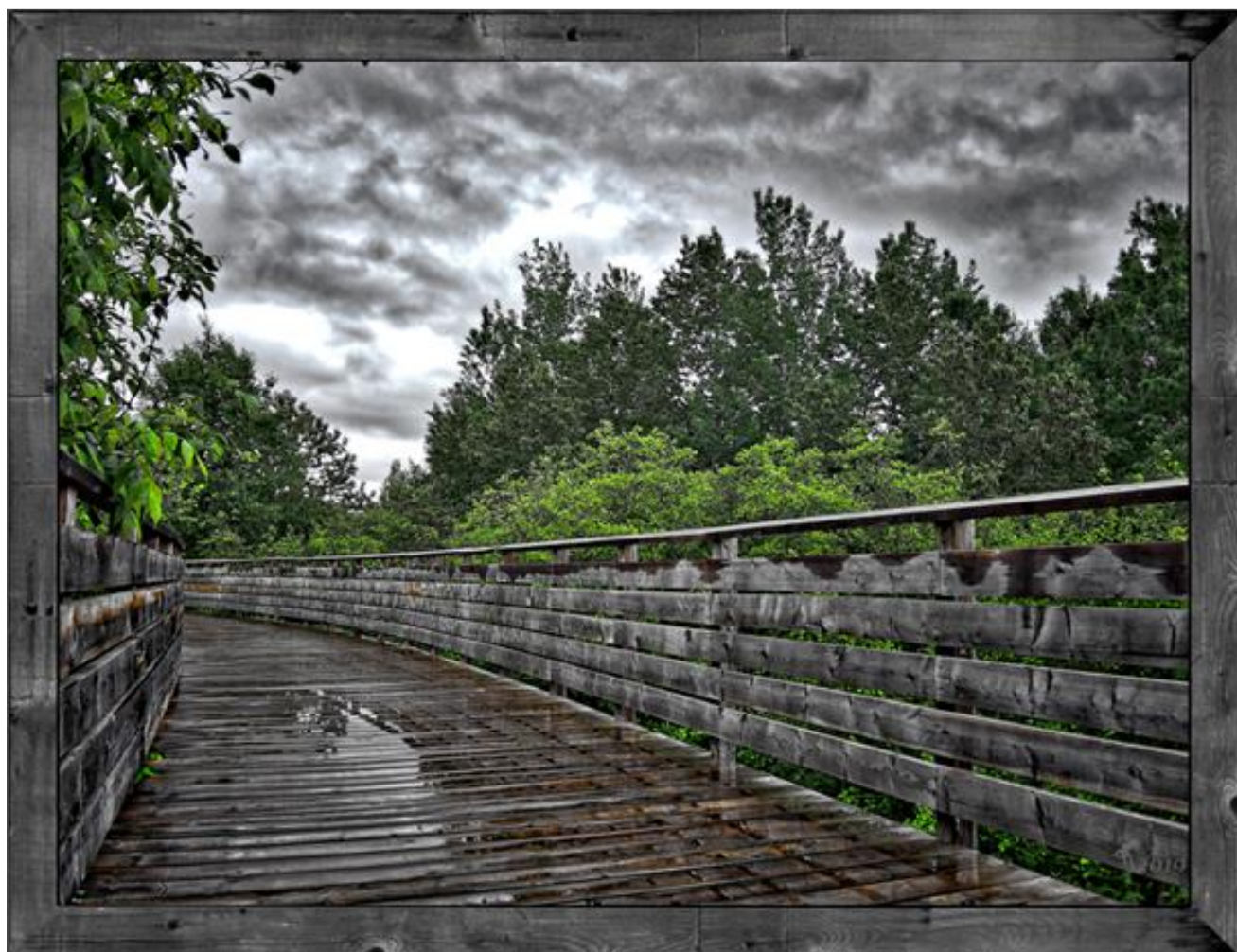


ÉCRITS MARIVERAINS

2020



Page couverture : *Oeuvre* de Gontran Lachance :

Parc nature Domaine Taschereau, Sainte-Marie, été 2019

Proclamée « **Prix du jury** » lors de l'exposition collective Perceptions 2019

ISBN-978-2-9810768-2-3

Table des matières

Portrait d'une ville inondée (Francine Lachance)	7
Inondations 2019-Faits vécus (Francine Lachance)	8
Bilan de fin d'année (Francine Lachance)	10
La deuxième vague (Francine Lachance)	12
En décide de vendre (Raymond Beaudet)	14
Après un incertain temps... (Gontran Lachance)	18
La bague perdue (Jean-Marc Labbé)	19
Quatre temps (Guylène Couette)	22
Mes mots m'abandonnent (Yolande Saint-Hilaire)	25
Bien loin du beau Danube Bleu (Michel Jacques)	27
Une année pas comme les autres (Marie-Éva Savoie)	29
Trois mois (Renée Guay)	31
Mes premières notions d'informatique (Jean-Marc Labbé)	38

Sainte-Marie - Portrait d'une ville inondée

Ma ville affiche difficilement ses 275 ans. Elle a mal. Elle pleure des larmes de rivière. Elle encaisse encore à ce jour les contre-coups de ce printemps, comme le font quelques-unes de ses cousines, ailleurs au Québec, victimes de Dame Nature.

Le sourire de ma ville s'effrite, n'échappant pas à l'extraction de ses dents de sagesse, rongées par la carie.

Ma ville est atteinte d'un cancer qu'on éradique à grands coups de pelles, traitement choc aux effets secondaires douloureux.

Ma ville dissimule ses blessures sous une couverture de terre. Il ne subsiste même plus de traces du passé sous ce sol dont les entrailles ont été extirpées, déposées contre leur gré dans des camions mortuaires, puis emportées vers un cimetière anonyme, elles ont rejoint leurs semblables.

Dans ma ville, les maisons s'éparpillent en pièces détachées, un legs en quelque sorte avant de disparaître. Petits ou gros morceaux encore utiles sont recueillis dans d'autres logis où ils prendront racine à nouveau.

Dans ma ville, on entend le vacarme produit par la machinerie s'affairant dans les rues. On perçoit les craquements des maisons au premier coup de poing donné par les pelles mécaniques. On sursaute lorsque les murs tombent un à un, clamant leurs protestations avec fracas.

Ma ville va guérir parce qu'elle parle, elle se confie. Elle a des oreilles qui écoutent ses inquiétudes et des voix pour les apaiser. Elle a du cœur et des bras. Elle est dotée d'une mémoire collective qui attend fébrilement les occasions de raconter les moments florissants du passé.

Ma ville est résiliente. Elle soigne ses plaies les unes après les autres, du mieux qu'elle le peut. Elle riposte, se fâche et se bat avec énergie, preuve qu'elle est bel et bien vivante !

Ma ville n'oubliera jamais ce naufrage du 21 avril 2019 avec cette débâcle de la Chaudière qui lui est tombée dessus, telle une douche glacée. Force a été de constater que ce ne fut pas une eau de Pâques qui fut récoltée ce matin-là.

Avec le temps... Sainte-Marie parera à nouveau ses rues avec fierté. D'une autre façon, certes, mais ce changement imposé apportera, espérons-le, un état de paix pour ses habitants et une réconciliation avec sa rivière.

Francine Lachance - 21 septembre 2019

Remerciements particuliers à Mme Colette Grégoire-Châteauneuf, anciennement de Sainte-Marie, qui, par ses commentaires et ses suggestions pertinentes, a collaboré à l'amélioration du texte au fil de sa rédaction.

Sainte-Marie – inondations 2019

Faits vécus

Ce sont des parents inquiets qui font le guet, gardant un œil sur la rivière Chaudière dont les glaces, au point de rupture, menacent d’envahir les rues de la ville.

C’est le réveil brutal des gens évacués à toute vitesse en pleine nuit, puis la consternation, pour bon nombre d’entre eux, d’apprendre qu’ils ne pourront plus réintégrer leurs logis et, pour la grande majorité s’ajoute la difficulté réelle de se reloger vu la pénurie de logements qui s’annonce.

Ce sont des familles décontenancées, en ce dimanche de Pâques, qui se retrouvent pour la toute première fois les pieds dans l’eau.

Ce sont des riverains qui regardent impuissants leur patio broyé par la rivière après que les vagues l’eurent léché de longs moments avant de l’entraîner avec elles.

Ce sont ces jeunes enfants à qui les parents expliquent que leur petite maisonnette aux couleurs pasteltes a été emportée par le courant et navigue quelque part, à l’aventure.

Ce sont ces gens qui, malgré toutes les précautions prises pour mettre le contenu de leur sous-sol hors d’atteinte, ne peuvent que constater les dégâts en remettant les pieds dans leur domicile. Les traces sur les murs témoignent que l’eau a également envahi le rez-de-chaussée et ne s’est pas gênée pour marquer son territoire.

Ce sont des Mariverains qui assistent à la dérive d’un cabanon, flottant parmi les résidus de toutes sortes dans les rues que l’on devine sous quelques mètres d’eau.

Ce sont les gens ramassant à la pelle, presque avec rage, la boue que la crue des eaux a laissée en se retirant de leurs maisons et leurs terrains. Ils laissent, par moments, monter leur colère à la vue de cette rivière restée à proximité qui continue à les narguer.

C’est la consternation des personnes-ressources des organismes communautaires dont les locaux n’ont pas été épargnés, devant une grande partie, sinon la totalité, de leurs biens qui ont été abîmés.

Ce sont les bénévoles du Parc Taschereau qui, lors d’une corvée de nettoyage, découvrent une quantité considérable de débris, tous plus surprenants les uns que les autres, dont le fameux cabanon qui y a terminé sa course.

C'est l'incompréhension de ceux et celles qui ont mis cœur et âme à aménager leur chez-soi et qui, au bout du compte, ont perdu non seulement leur foyer et des souvenirs irremplaçables, mais aussi les économies qu'ils ont investies, noyées avec tout le reste.

Sans oublier ces gens passionnés ayant réalisé leur rêve d'acquérir une maison au cachet ancestral, fiers de lui avoir redonné son allure de noblesse, qui sont anéantis de voir subitement s'écrouler leur projet en plein essor.

C'est le lâcher-prise des personnes résignées à se départir du fruit de leurs efforts qui dépouillent peu à peu leurs demeures en se demandant pourquoi l'abandonner au moment où elle a le plus besoin d'eux.

C'est surtout la douleur et la peine insupportables ressenties par ces familles venues assister aux derniers instants de ce qui leur a tenu lieu de résidence. Leur cœur et leur âme se sont effondrés en même temps que leurs maisons, exécutées sous leurs yeux.

C'est aussi le visage d'une communauté qui s'est retroussé les manches et s'est entraidée depuis le début de cette épreuve collective de 2019.

En somme, c'est l'esprit d'une population beauceronne, de souche ou de cœur, bien déterminée à s'adapter d'une manière ou d'une autre, mais surtout à retrouver une vie normale le plus tôt possible.

Francine Lachance, octobre 2019

Sainte-Marie – inondations 2019

Bilan de fin d'année

Tu ne l'as pas eu facile cette année, Sainte-Marie, et malgré les multiples coups de catapultes, tu t'en es tout de même bien sortie.

Les familles déracinées portent encore le deuil de leurs maisons mais avec le temps, elles remontent la pente tout comme toi. Pour certains, c'est un premier Noël en des murs nouveaux alors que d'autres passent les Fêtes pour une dernière fois du mieux qu'ils le peuvent dans les leurs.

L'hiver est heureusement arrivé clamant haut et fort: "*Ça suffit, c'est assez !*" ordonnant ainsi aux ouvrières mécaniques de tirer leur révérence et de rentrer dans leurs tanières. Le gel a scellé le sol qui, repu, réclamait une trêve, incapable d'accepter plus de décombres.

La neige de novembre s'est précipitée au sol, étendant ses bras pour recouvrir tout ce qu'elle pouvait telle une mère bondissant pour protéger ses petits. L'hiver, ce mal aimé, te permettra, Sainte-Marie, de cicatriser tes plaies encore apparentes. Elles sont néanmoins réapparues faute de pansements en rupture de stock, faisant accourir à nouveau les mâchoires de métal, avides de matériaux de démolition.

La saison hivernale, ce répit transitoire avant que l'artillerie ne revienne à la charge, avant que la fanfare ne nous fasse entendre à nouveau ta plainte, prendra soin de toi, Sainte-Marie.

Le bruit incessant d'écroulements qui se répandait en écho sans fin depuis l'été dernier est enfin disparu. Le silence est revenu, quoique parfois trop présent, emplissant tout cet espace devenu disponible.

Tu as perdu beaucoup de lueurs en 2019, Sainte-Marie. Certaines rues n'arborent plus que de faibles lumières provenant des maisons miraculées, ou en sursis, rappelant l'époque des chandelles et des lampes à l'huile. Ce temps où le voisin le plus proche était éloigné.

Les Mariverains ont également perdu leurs repères. Il leur arrive parfois de passer tout droit vis-à-vis la rue qu'ils auraient dû emprunter parce que la maison en briques rouges qui l'annonçait n'est plus là, pas plus que celle aux volets verts ou celle ornée de trois lucarnes signalant que la destination approchait.

Elles nous manquent, nos belles d'autrefois, somptueuses dans leurs robes d'apparat soigneusement entretenues et sur lesquelles l'âge n'avait presque pas eu d'emprise sinon que de les avoir bonifiées. Nos belles contemporaines nous manquent aussi; leur disparition crée un grand vide. Moins âgées et plus modernes que leurs aïeules, elles ont toutefois acquis leur notoriété au fil des ans et pris leur place dans le cœur des citoyens.

Le paysage du vieux centre-ville a littéralement changé. Les marcheurs remarquent tout à coup des bâtiments jusque-là invisibles ou se surprennent devant les maisons qui leur semblent être là pour une première fois.

Dénudés de leurs parures, plusieurs terrains d'affilée offrent désormais une vue panoramique du côté ouest de la rivière Chaudière, paysage peu familier auprès des dernières générations pour qui les longues haies de maisons le long de la rue Notre-Dame étaient là bien avant eux.

En attendant la suite, repose-toi, Sainte-Marie, prends des forces pour l'an prochain. Tu en auras besoin.

Francine Lachance, 31 décembre 2019

Sainte-Marie – inondations 2019

La deuxième vague

Un printemps plus tard et nous y revoilà. Fort heureusement, il n'y a pas eu de débâcle à Sainte-Marie cette année ni grosse ni petite. Un répit nécessaire en 2020 vu la situation exceptionnelle provoquée par la Covid-19. Le confinement obligé dû à la pandémie aura non seulement retardé mais aura aussi fait passer presque inaperçue la reprise des travaux de démolitions débutés en mai. Elles tombent de nouveau nos fidèles demeures car pour elles non plus il n'y a pas de vaccin.

La machinerie lourde reprend du service. Les excavatrices sortent de leur tanière après une disette de quelques mois. Elles étirent leur unique bras, ouvrent grande leur mâchoire en quête de bois et autres matériaux. Peu importe ce qui leur est présenté, elles sont affamées.

Les habitations étaient nombreuses l'an dernier à défier l'inéluctable mais depuis, les rangs se sont éclaircis car beaucoup manquent à l'appel. Une distanciation naturelle est déjà en place. C'est souvent de loin qu'elles envoient un dernier aurevoir à leurs compagnes des 50, 60 et même 100 dernières années. Ces maisons ont vécu leur jeunesse ensemble, elles ont vu passer tellement de changements et d'événements qu'elles en auraient long à raconter surtout en ce qui a trait aux inondations. Mais c'est là que s'arrêtent leurs récits en disparaissant avec elles.

Bien que de façon générale les maisons soient accompagnées des leurs dans leurs derniers moments d'existence matérielle, certaines partent en solitaires, loin des regards. Leur quartier, devenu quasi désert, compte moins de public pour ébruiter la nouvelle. C'est ainsi qu'elles s'affaissent dans un nuage de poussière sans autre témoin que l'opérateur de pelle qui n'a pas le temps d'écouter leurs plaintes.

Parmi les maisons ciblées, il y en a qui offrent peu de résistance. Celles dont les fenêtres, les portes et les revêtements extérieurs ont été enlevés sont inévitablement affaiblies et ne résistent pas à l'assaut.

D'aucunes cependant donnent du fil à retordre à qui veut s'en prendre à elles. On les croirait indestructibles à voir l'effort déployé dans certains cas. On l'a vu l'an dernier alors qu'un opérateur s'est repris maintes fois avec sa pelle pour défoncer le plancher du second étage qui ne voulait pas céder. Il faut croire que la bâtisse de 1912, construite pièce sur pièce, n'avait pas dit son dernier mot.

On assiste parfois à des scènes tirées de films de science-fiction. Comme ce toit dernièrement qui de la rue semblait être aspiré de l'intérieur par on ne sait quelle bête, a

offert tout un spectacle. Les rebords du toit encore en place ont entraîné avec eux une série de clins (déclin) du parement extérieur en imitant le bruit des lattes d'un store qui claquent au vent.

Les sentiments exprimés sont identiques à ceux de 2019. De l'acceptation difficile de la perte d'un logis à l'incertitude d'avoir pris la bonne décision s'ajoutent des sentiments de colère et de grande lassitude. Ce qui est commun à tous ces gens, c'est le même serrement au cœur lorsque le premier coup de pelle se fait entendre.

Parmi les anecdotes, il y a celle venant de cet octogénaire qui vit dans sa résidence depuis son enfance et qui assiste depuis quelques semaines à la disparition de la plupart des maisons avoisinantes. La sienne ne sera pas démolie mais il aime dire à la blague : "Je me demande à chaque fois s'ils vont venir ici demain ?".

Celle de cet autre résident qui lance à ses voisins d'en face dont la maison vient de s'écrouler : "Je vais enfin avoir une belle vue de l'autre côté de la rue". Une façon amicale qu'ont les gens d'exprimer leur compassion aux personnes éprouvées et avec qui ils partagent la même peine. Dans son cas ce décor sera temporaire puisque la sienne subira le même sort un peu plus tard cette année.

Quelle ironie de vouloir préserver le passé, d'y mettre les efforts nécessaires et de tout balayer d'un seul coup.

Francine Lachance, juin 2020

En décide de vendre

Mon nom c'est Fernand, Fernand Larochelle, j'ai 52 ans, je suis producteur agricole, dans la vache à lait. J'ai toujours faite ça. Pis là, je suis en décide de vendre. C'est une mautarde de grosse décision à prendre. Des matins, je me lève pis je me dis, je sacre tout ça là, les vaches, le quota, la machinerie, le fond de terre, la maison, les bâtiments; d'autres fois, je me dis que je peux pas faire ça, icitte, ça vous dit peut-être rien vous autres, mais c'est le bien paternel!

La grande prairie l'autre bord de la rivière qui monte jusqu'à l'érablière, mon père m'a toujours dit que c'est mon arrière-grand-père Hormidas qui l'a bûchée, essouchée, pis semée pour la première fois. Moé, je fais trois coupes de luzerne là-dedans par année, ça va ben. J'abandonnerais ça à un gars de la ville qui vendrait des terrains pour bâtir des maisons. J'abandonnerais ça à un gars de la ville qui laisserait de la belle terre de même en friche pendant dix ans? Chu pas capable.

À tous les matins, je suis debout à 5 heures et demie, à six heures bien sonnées, mes quatre unités sont en dessoure des vaches. Je fais ça depuis que j'ai 16 ans, pis j'aime ça. J'aurais été capable de faire ben d'autres choses dans la vie : mécanicien, menuisier, même soudeur... J'ai fini mon professionnel long, mon PL, drette icitte à la polyvalente Benoît-Vachon. Sans jamais r'doubler. J'étais fier de moi, j'étais même capable d'en remonter à mon père! Maurice m'avait appris à souder le stainless après l'école. Irving m'avait montré à me servir d'un banc de scie pis à faire des queues d'aronde, lui y'était smatte, y nous achetait des beignes le vendredi après-midi. Y'en avait un autre, c'était un Fecteau, je me rappelle plus son prénom. On avait remonté le moteur de notre Inter 240 avec lui, un petit quatre au gaz. Y'avait aussi Donald! Y donnait ses cours avec tout le temps une cigarette au bec.

Moi, j'ai arrêté de fumer y'a deux ans quand Pauline, ma femme, est morte, le cancer... Ça a pris six mois, pis elle est partie. J'avais une mautarde de bonne femme. Elle me manque à tous les jours. Sa plus belle qualité, je vous dirais, c'était de tout le temps prendre la vie du bon bord. Elle se levait tout le temps de bonne humeur, « Y'a rien Fernand qui peut arrêter du monde travaillant ». Qu'elle me disait. On se relevait les manches, pis on faisait des grosses journées. Elle parlait à tout le monde, elle encourageait l'un pis l'autre. L'été qu'on a rallongé la vacherie de 150 pieds, on avait tout buché notre bois dans mon circuit, avec les foins au travers, les nouvelles vaches qu'on avait achetées, on a travaillé à plus voir clair. Des fois je me demande ce qu'elle me dirait de faire, ma Pauline. Elle est en haut avec ma mère pis mon père. Mon père, Édouard, lui aussi, je me demande ben ce qui ferait à ma place?

Mon père, y'avait fini l'école en septième année. Il savait lire pis compter. Il disait que c'était ben assez pour être cultivateur. Il avait connu ça dans sa jeunesse, tirer les vaches à la main, avec le p'tit banc pis la chaudière en dessous de la Caillette, écurer à la fourche, faucher avec le team de chevaux, mettre les bidons de lait au chemin. Le père, y parlait pas. Il regardait, c'était assez. Le matin, t'avais beau être allé veiller à l'hôtel, à 5 heures et demie, il faisait juste cogner dans la porte de la chambre... T'avais affaire à te lever! Le monde a trop changé, y serait perdu. Mon père pis ma mère, ça allait à la messe à tous les dimanches, ça faisait leur carême, pis leur Pâques. Y'était ménagé le père. Y'aurait voulu tout réparer avec de la corde de balle! N'empêche qu'on a été les premiers dans le rang à avoir une presse à lance balles. On avait juste deux paniers même pas tandem, la première fois qu'on a rentré deux milles balles la même journée, les voisins en revenaient pas. Ça leur prenait quatre jours de beau temps pour rentrer ça, 2000 balles de foin. Quatre jours de beau temps, par icitte, c'est rare qu'on a des veines de beau temps de même. Mon père y aurait pas mangé pour pouvoir être capable payer ses dettes. Y détestait devoir de l'argent. Y'était fier, pas disable, presque trop. N'empêche qu'il a réussi à élever une famille de six enfants avec une terre de 120 arpents. Aujourd'hui, j'en ai 300 passés pis mon gars me dit que c'est pas assez.

Pauline pis moi on a eu trois enfants : Sylvie, Michel pis Julie. Sylvie est infirmière, Julie a travaille dans un bar comme serveuse pis Michel y'est à Montréal. Il travaille à l'aéroport. J'te maudit pas ce qui fait... Ça fait quatre ans qui est parti par là. Y revient tous les étés pendant ses vacances. Cet été, il m'a donné un mautarde de gros coup de main pour les foins. Y'avait douze treize ans ce ti gars-là pis il reculait ben drette le panier à foin en arrière de la presse avec le quatre roues motrices. Un talent!

Juste avant qu'il reparte pour Montréal, on était en train de souper, y'était pas encore neuf heures, je lui ai demandé ce qu'il ferait à ma place. Là, y s'est arrêté de manger pis il m'a regardé pis il a dit comme s'il y avait déjà pensé : je me gréerais de deux robots de traite, je ferais de la transplantation embryonnaire (ON A DÉJÀ DU PUR SANG HOLESTIN, MAIS DES EMBRYONS!), je monterais deux autres silos, (J'EN AI DÉJÀ DEUX PIS C'EST BIEN EN MASSE) je rachèterais du quota pour 140 vaches, (AU PRIX OÙ C'EST QU'EST LE QUOTA) j'irais sur la RTM avec soigneur automatique, (ÇA C'EST UN ROBOT QUI NOURRIT TES VACHES) je m'équiperais d'un bon tracteur avec un GPS pour cultiver 400 acres, (PIS LE PIRE) je produirais du lait bio. (FINI LE ROUND UP, LES ENGRAIS CHEMIQUES)

J'ai pensé qu'il avait pogné le mal de l'air à force voir partir des avions à tous les jours. Je lui ai même pas répondu. La tête me tournait, j'avais des étourdissements. Y penses-tu que j'imprime de l'argent dans la laiterie la nuit?

Un mois plus tard, ça me trottait tout le temps dans la tête, je suis allé voir Jean-Marie. Jean-Marie c'est un de mes chums, on a été à la petite école ensemble. Il est dans le lait

comme moé, il a une porcherie en plus. Je lui ai tout raconté, deux robots de traite, 140 vaches, la transplantation, le GPS, le lait bio. Il m'a regardé, les yeux grands, j'étais certain qu'il me dirait que ça tenait pas debout, que c'était fou comme de la marde. Au lieu de ça, il m'a répondu, « Ça te ferait une maudite belle ferme! Toi au moins, t'as un jeune qui pourrait prendre ta relève. Ton gars est pas allé à l'ITA? » Jean-Marie, le pauvre, a jamais eu d'enfants.

La relève! Oui, Michel est allé à l'ITA, mais il a fait un cours en informatique après, y s'est fait offrir une job en sortant... Là, il reste avec Karine, une gentille fille, maîtresse d'école à Montréal. Je la vois mal s'en venir vivre sur une terre. Pis lui, c'est ben beau faire des plans, mais faut être là 365 jours par année quand t'as du bétail. La dernière fois qu'il est venu y m'a dit qu'il aimerait ça visiter l'Europe...

Quand je suis revenu de chez Jean-Marie, j'étais encore plus mêlé qu'avant. Ça fait que je me suis dit, je vais en parler à une experte, j'ai pris rendez-vous avec Sophie à ma caisse. Elle a regardé ça de tout bord tout côté, elle s'occupe de mon dossier depuis un bon dix ans, elle a rentré plein d'affaires dans son ordinateur pis, elle m'a sorti un chiffre, deux millions,4. « Tu veux dire : deux millions quatre cent mille... piastres! » J'ai failli faire une crise de cœur, drette là dans son bureau. A l'a ben vu que ça me dérangeait un peu, elle m'a apporté un verre d'eau! Pendant que j'essayais de reprendre mon souffle, elle m'a dit que c'était pas des dépenses mais des investissements, que ma ferme prendrait une grande valeur, qu'elle serait à la fine pointe de la technologie. Que je maximiserais mes revenus. Je lui ai rien répondu, pis je suis parti.

C'est trop gros pour moi tout seul mautarde. Je sais pas parler au monde, encore moins aux robots. Je sais même pas quel langage ça prend. J'aurais besoin de mon gars pour m'aider. Lui, il sait parler robot. L'automne passé il est embarqué dans mon tracteur pendant le temps des labours, il a touché à trois quatre pitons que j'avais jamais remarqué, pis là, mes charrues ont piqué juste à la bonne profondeur, pis ça s'est mis à ben aller.

Y'a deux nuités, je me suis réveillé, y'était passé minuit. Plus capable de dormir, moi qui n'ai jamais de misère à m'endormir. J'avais beau revirer ça de tout bord tout côtés, je savais pas quel bord prendre. Après une demi-heure, j'ai dit : m'a prier. Je me mets à genoux à côté de mon lit...

Bon Dieu, icitte c'est Fernand, (chu pas sûr qu'il a l'afficheur), c'est pour ma ferme... je me demandais... Pis là, tout d'un coup, je me trouve niaiseux. Je dérange le bon Dieu en pleine nuit pour lui parler de ma ferme, ma ferme qui va ben : toutes mes vaches sont en santé, mes deux silos sont pleins à ras bord, j'ai de l'argent de côté, lui, y doit pas arrêter de s'occuper des enfants qui ont rien à manger, des familles qui ont perdu leur maisons, du

monde pris dans la guerre, des tremblements de terre, pis des inondations... Ça fait que j'y lâche : Passez-moi donc Pauline! Pis là, tout d'un coup, je sens comme une présence dans la chambre, je suis venu tout saisi, j'avais chaud pis je frissonnais en même temps. Aussi vrai que je vous parle, Pauline était là, au bout du lit, elle flottait à moitié transparente. Elle me regarde et me dit un seul mot : Parle! Moi, j'avais le moton, pas capable de sortir une phrase. Après une minute, est disparue comme une petite brume sur le dessus d'un lac tranquille à la brunante. « Parle », a m'a rien dit d'autre. Qu'est-ce qu'elle a bien voulu dire?

Le lendemain, j'ai fini par appeler Sylvie, ma plus vieille, elle qui travaille à l'hôpital. Ça devait faire six mois que je ne lui avais pas téléphoné. Je lui ai tout raconté ça. Elle m'a écouté pis elle m'a dit d'aller voir le docteur Pagé, qu'il me ferait passer des tests; elle m'a dit que c'est pas normal de jaser avec des morts pendant la nuit, pis elle m'a parlé de l'antropose? C'est tu ma faute moé si le bon Dieu m'a passé ta mère sur sa ligne privée? J'aurais pas dû lui dire ça, elle m'a raccroché au nez.

J'ai pensé à téléphoner à Julie, mon bébé. La dernière fois, elle m'a dit d'y envoyer juste des textos, elle est pas souvent à la maison. Moé, pis les ordinateurs... Me restait Michel. J'étais bien décidé à l'appeler. Je m'étais dit qu'une fois le train fini, une fois les ti-veaux soignés, une fois le balai passé, une fois le souper sur le feu, une fois la télévision farmée, là je m'assirais dans le salon pis je l'appellerais. Ben mautarde, le téléphone sonne, c'est lui qui m'appelle. Y'est tout content, y m'apprend que Karine est enceinte. La belle nouvelle! C'est pour après les fêtes. Tout un beau cadeau.

« Je suis ben content pour vous autres, un enfant, y'a rien qui peut remplacer ça, que j'y dit. Michel, faut que je te parle sérieusement de l'avenir de notre ferme. » C'était ma plus longue phrase au téléphone, je pense, à vie!

Là, c'est lui qui a perdu la parole. Faut dire que ça faisait un bon dix ans que je l'avais pas appelé par son nom, mon Michel. « Ouais, faut qu'on se parle sérieusement de la ferme, qu'il finit par me répondre. » Moi je lui ai dit : Ce petit-là qui va venir au monde, faudrait ben qu'on s'organise pour lui faire boire du bon lait bio, si on veut qu'il soit en bonne santé plus tard... Ils s'en viennent en fin de semaine, mautarde que chu content.

Raymond Beaudet

« Après un incertain temps ... »



Le promeneur sillonne paisiblement le sentier du Pèlerin dans le parc Taschereau. Le long du marécage argenté, il remarque des changements, un bouleversement subtil presque indiscernable. Quarante-sept jours plus tôt, la rivière Chaudière a copieusement englouti ces lieux de son flot chargé de débris, vidanges, huiles usées et de tout ce qu'elle a pu cumuler le long de ses rives habituellement au sec. Le débordement résorbé, l'onde destructrice lègue également en héritage une émanation putride que seul l'anosmique ne sera pas en mesure de sentir.

Maintenant cet endroit est à l'envers.

Un an et demi plus tard, la nature a repris ses droits. Il semble qu'il ne se soit rien passé de dommageable ici depuis fort longtemps. Tout est oublié ou presque. On y retrouve la quiétude des lieux et cette agréable odeur de végétation enveloppée d'humidité.

Gontran Lachance

La bague perdue

J'étais assis depuis un certain temps dans la chaise berçante de style grand-père, perdu dans mes pensées. Je ne portais pas attention à mon épouse, à l'autre bout de la pièce, qui était en train de repasser. Mon esprit était absorbé par une mésaventure qui était survenue, une dizaine de jours auparavant, lors d'une activité de golf.

Un événement annuel attendu

Comme il était de tradition chaque année, les employés de Québec-Téléphone s'étaient donné rendez-vous pour leur tournoi annuel qui avait lieu habituellement au mois d'août. Nous avons pu profiter d'une merveilleuse journée au club Le grand Portneuf pour mettre nos talents de golfeurs à l'épreuve et renouer avec plusieurs employés des régions environnantes et d'autres qui étaient venus de Rimouski. L'activité s'était terminée par un excellent souper où on avait procédé à la remise de nombreux prix de participation. Afin de profiter pleinement de cette fin de semaine, les personnes intéressées avaient été invitées à réserver un terrain au Camping Panoramique. Ainsi, nous avons pu étirer la soirée avec nos amis autour d'un magnifique feu de camp et nous rassembler à nouveau, le lendemain, pour un déjeuner avant de plier bagage et retourner chacun chez soi.

Un constat traumatisant

De retour à Sainte-Marie, après avoir rangé mon équipement de golf et le matériel de camping, j'avais fait part à Nicole de ma satisfaction quant au déroulement de l'activité. J'avais perdu plusieurs balles et je n'avais pas réalisé la performance que j'aurais souhaitée, mais il avait fait beau, mes partenaires étaient sympathiques et la formule « Continuous Mulligan » avait permis à chacun des joueurs de contribuer à la réussite commune, à un moment ou l'autre, des dix-huit trous. Je m'étais beaucoup amusé et j'étais persuadé que je garderais de beaux souvenirs de cette magnifique fin de semaine.

Malheureusement, une remarque inattendue de mon épouse vint briser cet état de pensée.

-Où as-tu mis ta bague, s'exclama-t-elle? Tu n'es plus marié?

Surpris, je dirigeai mon regard sur mon annulaire gauche où je portais en permanence l'un des joncs que Nicole et moi avons échangés le jour de notre mariage. Constatant qu'il n'y était pas, j'enfonçai ma main droite dans la poche de mon pantalon où je plaçais ma bague lorsque je l'enlevais parfois momentanément pour me laver les mains. Je me rappelai alors que la poche de mon bermuda était percée. Héberté, je tournai vers Nicole un regard qui trahissait mon désarroi. Connaissant l'importance que représentait pour elle ce signe de notre engagement, le symbole de notre mariage, je pouvais anticiper dans ses yeux une grande déception.

Un peu d'espoir

-Ne paniquons pas, avais-je dit, pour l'encourager. Je vais communiquer avec les responsables du club de golf et du camping. J'ai probablement placé mon jonc sur le comptoir lorsque je me suis lavé les mains et j'ai oublié de le reprendre après les avoir essuyées.

Je sautai immédiatement sur le téléphone pour appeler aux deux endroits concernés, expliquer en détail ma mésaventure et espérer que quelqu'un ait ramassé et remis à la réception ce précieux objet. Au premier contact, rien ne laissait transpirer un dénouement qui me satisfasse.

-Aucun objet ne nous a été rapporté, me répondirent les préposées que j'avais rejointes aux deux endroits.

Toutefois, comme il y avait rotation du personnel durant la fin de semaine, toutes les deux me promirent qu'elles transmettraient l'information auprès des différents intervenants et que si on trouvait quelque chose, on communiquerait avec moi. Je me croisai les doigts.

Un plan B

J'attendis quelques jours et comme on ne me rappelait pas, je les contactai à nouveau. Malheureusement, on me confirma que les recherches n'avaient donné aucun résultat. Je devais me rendre à l'évidence. J'avais dû par habitude, placer ma bague dans la poche de mon bermuda, en oubliant que celle-ci était percée. Dès lors, je commençai à songer à un plan B. Acheter une nouvelle bague pourrait apporter un baume à la plaie que ma négligence venait de créer. Mais cet achat ne pourrait remplacer adéquatement le bijou original. Le style complémentaire des anneaux que nous avons choisis en 1971, la taille des pierres et le type de griffes et de sertissage, en faisaient un bijou inédit. Je décidai de laisser passer quelques jours, le temps de réfléchir davantage.

Cœur qui soupire...

J'étais toujours assis dans ma chaise berçante, rongant mon frein. Nicole n'en parlait pas, mais je savais que le fait que je ne puisse porter la bague qui symbolisait notre couple depuis une trentaine d'années l'incommodait grandement.

Depuis plus d'une semaine je cherchais à solutionner mon problème. Je repassais dans ma tête les options qui s'offraient à moi, le budget à prévoir, les difficultés de trouver un anneau compatible avec celui de mon épouse, etc.

Nicole continuait son repassage. À chaque mouvement de recul du fer à repasser, le bruit de la vapeur qui s'échappait me faisait penser à un soupir de déception. Je sentis la *steam* monter en moi.

-C'est décidé, lui dis-je. En fin de semaine, on va aller visiter des bijoutiers pour examiner ce qu'ils peuvent nous offrir comme options.

Bien concentrée sur son travail, Nicole ne semblait pas m'avoir entendu. Tout à coup, elle s'exclama :

-Oups! Il y a un petit motton ici.

Puis déposant son fer, elle souleva la paire de bermudas qu'elle était en train de presser et tâta l'objet hétéroclite au travers du tissu. Son regard s'émerveilla, ses yeux s'arrondirent.

-Je crois que je viens de faire une découverte, dit-elle. Oui. C'est ça. J'ai retrouvé ton jonc.

Piqué de curiosité, je m'étais rapidement rapproché et je constatai en même temps que mon épouse que mes bermudas étaient doublés et que la bague qui avait passé au travers de la poche était restée emprisonnée à l'intérieur du pantalon.

Ce jour-là, je réalisai qu'après avoir joué les traditionnels 18 trous du terrain de golf, c'est le dix-neuvième trou, celui qui se trouvait dans mon pantalon qui me réserverait le souvenir le plus mémorable.

Jean-Marc Labbé

Quatre temps

Quatre temps.

Dans le temps.

Quatre temps.

Dans une journée.

Quatre temps.

Dans une année.

Quatre temps.

D'une vie, de l'enfance à ainée.

Quatre temps.

Tant que tu n'as pas atteint le quatrième de ces quatre temps, tu n'as aucune idée à quel point se rendre à ce niveau est aussi important. On passe la moitié de notre temps à courir tout le temps et surtout ne pas prendre beaucoup de temps pour s'arrêter. On tente pourtant d'en profiter.

Le premier temps, l'enfance, on le passe à manger, dormir et s'amuser. Pourtant, c'est constant, on travaille fort durant cette phase, on est très persistant. On tombe tout le temps, et on se relève tout autant, titubant, sentant, tétant, goûtant, rotant, pétant, tâtant, imitant, expérimentant en répétant continuellement les mêmes mouvements. Et puis on vous sourit sans pour autant en savoir le fondement, reflétant l'expression de votre tendre incompétence. Et quand on tente de s'exprimer autrement, c'est votre tempérament qui flanche la plupart du temps, vous êtes un tantinet tanné et souhaitez un peu de détente, vous, c'est votre troisième temps de vie à plein temps. Et on s'efforce d'être conforme à vos attentes, celles de vos parents, vos grands parents et de vos tantes. Ainsi que celles de recommandations contemporaines, celles de votre temps. Nous atteindrons votre contentement à temps, en autant que vous serez contemplatifs et attentifs à ces instants tant attendus.

Et se pointe alors sans tambour ni infanterie, le temps de l'adolescence. Le temps où tous les tentacules de la tentation s'étendent intentionnellement devant l'intensité de l'innocence. Celle des militants, manifestants insistants nous invitant vers de nouvelles tendances, insouciant de ce qui est tourmentant. Celle du refus d'obtempérer. Celle de l'intempérance et de l'entendement. Celle des Roger Bon Temps. Des charlatans et bien entendu, des Tanguy. Toutes ces tentatives tentantes ne seront pas sans irritants ni tensions. Elles tendront vers votre insistance intempestive à nous faire rencontrer un

consultant nous orientant tant bien que mal pour un métier enchantant. Et tandis que tanguait les pièces de notre Tangram, l'intemporalité s'est éveillée au matin de notre troisième temps.

Et nous tenterons beau temps mauvais temps d'occuper après entente, pour longtemps, temporairement, à mi-temps, temps plein ou partiel, l'emploi tant mérité, optant pour des défis percutants ou une stabilité réconfortante.

Entre-temps, entre-coupé par de palpitantes rencontres se les souhaitant persistantes, résistant aux intempéries, sans contre-temps aux passe-temps, chantant et dansant, montant et arpentant sentiers et sommets, buvant, dégustant et savourant chaque instant. Juste à temps, avant le contrastant et envoûtant moment pointant vers une autre réalité tangible, celle d'être enfantant.

Remplissant notre espace-temps en deux temps trois mouvements par des déplacements parfois déroutants dans une voiture d'un moteur à quatre temps. Capotant en tandem en chuchotant dans notre tanière, aux excitantes tentatives de notre enfant à se tamponner un tant soit peu maladroitement son pouce dans son visage, et à ses sourires reflétant notre tendre incompetence en tant que parents. Il nous en fera voir de tous les temps. Nous serons présents, l'abritant en habitant logement à trois ou quatre appartements, le maternant en l'allaitant, l'alimentant de cantaloups, tamarillos, lentilles, pancetta, de pain Naan au parmesan et de flétan, le transportant, le chouchoutant tendrement, l'assistant en l'écoutant et acceptant ses tangentes différentes sans trop d'intentions inquiétantes.

Girouettant à son tour, étant tantôt embêtant, il sera insistant, tellement attachant, argumentant, confrontant, séduisant, mécontent et incitant sur notre inadvertance, exubérant, et finalement bien portant, se disant au fil des ans reconnaissant.

Pendant ce temps, nous serons affrontant des tempêtes nous guettant, visitant le temps des fêtes, des vacances à étendre et plier la tente. Compétent pour un métier un peu éreintant et parfois haletant de soutenant, sollicitant notre penchant patient, tout en étant réconfortant, invitant et inventant, le surmontant en numérotant le restant du temps en faisant du surtemps. Redoutant, hésitant et méditant dans l'attente de la ligne et en ligne d'un appel résultant d'un examen. Le temps du Tang et des tangerines, du café instant et de l'instant d'un bon café nous téléportant, rêvant de ce miroitant quatrième temps.

Mais s'invitant alors au mauvais moment, un virus mutant persistant nous parachutant momentanément et précipitamment en confinement non intermittent, amputant le restant d'un temps palpitant, hâtant une étape chapeautant les responsabilités d'une carrière captivante avec des enfants. Jusqu'au temps où revenant avec un règlement nous

demandant d'être résistant en respectant et adoptant une approche nous limitant et distançant avec gants, désinfectant, suscitant des irritants mais évitant qu'il soit transmettant à trop de gens.

Méritant avec prétention nous voilà complétant le troisième temps. Retraitant, sans se voir supplantant le collègue suivant et faire place aux aspirants fréquentant le même établissement. Récoltant, (fêtant) et méritant les sentiments de nos pairs nous félicitant en leur transmettant et les flattant de nos remerciements.

Et nous sommes partants pour le quatrième temps.

Le quatrième temps. Le relaxant quatrième temps, se vautrant et encroûtant notre divan.

Acclimatant et ajustant cette liberté du temps en le parementant et adoptant un horaire non contraignant où s'absentant n'étant plus un affectant.

L'été étant, en kayak flottant allègrement sur un étang contemplant les oiseaux volants, barbotant, clapotant.

En dégustant et savourant des mets ragoûtants tout en sirotant de veloutant liquides débilitants.

En pigmentant, pinceautant et sculptant, crochetant et tricotant de temps en temps.

En rénovant avant de se voir quittant cet environnement tant accueillant.

Ou flânant en se pelotant, feuilletant une pile de revues et de romans intéressants.

En placotant du temps présent, racontant et relatant des anciens évènements et les radotant.

En se gâtant, plaisantant, décrochant et chantant.

Et souriant en regardant la vieille horloge qui n'est plus de son temps, qui sans tension sur son engrenage a perdu le tempo et s'est passé le temps qu'elle le fait retentir et qu'on entend.

Puis tant pis si nous ne sommes pas transitant vers la Tanzanie pour l'instant. L'important, nous serons exultant tout en profitant en santé du bon temps.

Étant débutant mon quatrième temps, ne me limitant pas dans le temps, j'ai pu étendre avec prestance sur ce plan ce texte authentique et consistant, augmentant la tension sur mes tempes et regroupant autant de tan et an en discourant sur le temps.

Guylène Couette

Contente en tapotant sur son petit écran et remettant à temps son texte satisfaisant.

Mes mots m'abandonnent

Mes mots m'ont déjà boudé mais là ils m'abandonnent carrément.

Aucun mot ne semble se dessiner. C'est presque la panique. Il faut dire que j'ai été malheureusement hospitalisée treize jours.

Et c'est la vraie solitude.

Je ne peux recevoir aucun visiteur même pas ma douce moitié.

J'ai fait rebondir le téléphone à tous les jours et même le soir, c'était ma survie.

Dans mon cas, c'est ma faiblesse émotive qui fait chavirer mon navire. Et je nage péniblement.

Le seul mot qui veut bien se dessiner c'est l'espoir.

L'espoir finit toujours à remettre mon navire à flot.

L'espoir, une lueur seulement et tout peut renaître.

Espoir tu me guides doucement et remet mon cœur à l'endroit.

Un sourire offert gratuitement, un coup de fil à l'improviste peut colorer toute ma journée.

Des inconnus (es) m'entourent, le personnel fait son possible pour rendre le milieu agréable mais la solitude est trop présente.

Il ne reste à lever les yeux vers le Ciel en guise de prière.

Le confort du lit laisse à désirer : oreiller trop mince, peu de couverture, un matelas rigide. Mais le plus difficile, je ne peux serrer la main de ma moitié sur mon cœur.

Mes nuits de sommeil ne sont pas reposantes.

La nourriture n'est pas un régal.

Le personnel a très peu de temps pour écouter les malaises de mon cœur.

Suis-je trop sévère ou trop exigeante mais mon malaise est si grand.

« Treize jours, une éternité »

De surcroît le COVID-19 habite mon être et craint le pire ayant une fragilité physique.

Oui, j'ai hâte de retrouver ma moitié, ma douce maman, mon fils, sa femme, mon petit-fils, mon frère, sa fille Annick, ma belle-famille, mes amis-es. Enfin tous ceux et celles que j'adore.

Le téléphone rebondit juste pour moi! C'est le cœur battant que j'y répons.

Je suis revenue, je suis dans mon monde à moi. Quel soulagement!

Oui, ESPOIR se dessine en lettres majuscules.

Rassurez-vous, je vais mieux. Il faut persévérer, aimer de toutes ses forces et retrouver un juste équilibre.

Comme le dit l'expression : « Je me sens aux oiseaux et la vie est belle malgré tout!

Il suffit d'y croire vraiment. Et je continue ma route « Un jour à la fois ». C'est la renaissance, je crois.

Je fredonne dans mon cœur et sur mes lèvres cette chanson reprise par plusieurs artistes « UN JOUR À LA FOIS ». Cette version est par Renée Martel.

<https://www.youtube.com/watch?v=gC-zbZsRfCc>

Paroles de la chanson : <https://www.google.ca/search?source=hp&ei=oNRTX8fjFZ>

« La vie est une fleur que l'on cueille seulement dans la profondeur du cœur »

Yolande Saint-Hilaire

Bien loin du beau Danube bleu

Aujourd'hui, je vois encore ce qui s'est passé ce 21 avril 2019, à Sainte-Marie, je m'en souviendrai longtemps, longtemps. Oui, c'était jour de Pâques, des maisons deux fois centenaires, jalousement entretenues noyées par les eaux vaseuses. Et que dire des 400 autres qui ont subi le même sort!

Les résidents fuient, désespérés, ils ne savent pas où aller. Les habitations sont envahies par l'eau sale avachie sur le plancher. La pluie est abondante, qu'en sera-t-il demain? Les eaux ruissellent, dévalent les pentes et rejoignent la rivière gonflée par les glaces. La pluie ne s'arrête toujours pas. Elle martèle les toits de tôle, noie les rues désertées et affole les gens. L'eau est à 146 m du niveau de la mer, à plus d'un mètre trop élevé. Les rues Duchesnay, Laroche et St-Honoré sont inondées rapidement, l'eau monte rapidement à raison de trois pouces à douze pouces à l'heure.

Sauve qui peut! À ce stade-ci, les eaux de la Chaudière enjambent sans retenue la rive comme un braconnier pris en flagrant délit. L'eau est à 146,629 m. Ça se corse!

En sourdine, et rageuses, transportant des glaces et des amas de neige accumulés sur les terrains, les eaux contournent les logis, se bousculent, s'entrechoquent, longent les parois des demeures et courent dans les rues comme cheval à l'épouvante. Les galeries, perchoirs des amoureux, sont éventrées, les cabanons écorchés, les murs froissés, les haies et les arbres arrachés comme viscères de l'animal à abattre. Une chaloupe de la Sécurité civile passe à la hauteur de la fenêtre du salon d'un résident. La rivière transporte des milliers d'épaves abandonnées.

Comme on est loin du beau Danube bleu qui a ensorcelé et ensorcelle encore les cœurs!

Un Mariverain inquiet et angoissé regarde tout autour de lui et se questionne : « Y a-t-il espoir ? Juste qu'à quand cette rivière sera-t-elle déchaînée et égarée? »

L'eau du printemps, cette bête indomptable galope à bride abattue dans les rues, entre dans les logis, dans les sous-sols et s'infiltré partout : cave, garde-robe, garde-manger, bureau, meubles anciens, poupées et albums souvenirs. Adieu passé, adieu souvenirs, adieu photos des ans dorés et des instants de tendresse. Les résidents fuient, ils ne savent pas où aller. Leurs logis trempés par les eaux sont des éponges.

Douze pieds de hauteur, une route maritime quoi! Du jamais vu depuis 100 ans! La ville est devenue une Venise sans charme.

Des larmes glissent sur le bord des joues tendues, des cris dans la nuit affolent tout un chacun. Yeux hébétés, yeux tristes, les Mariverains accourent effarés, affolés, démunis

devant cette marée trop subite. Pompiers, ambulanciers, policiers sillonnent la ville, gyrophares allumés. Des cris de panique déchirent la nuit. Les machineries lourdes s'activent dans les rues et transportent des retardataires. Les longues heures sombres passent et laissent découvrir le lendemain des galeries arrachées, des abris d'autos affalés, des poubelles flottant bien loin de leur point d'ancrage.

Les lendemains seront couleur d'encre. Mille habitations touchées et combien de cœurs brisés par les souvenirs perdus. Les rues des Érables, St-Édouard, Notre-Dame et les autres survivront-elles étant aussi dégarnies? « Où irons-nous pour nous sentir encore heureux? Devrons-nous acheter une nouvelle maison ou déménagerons-nous, mais où? » Le verdict est tombé, on doit démolir quelques centaines de maisons.

On entend les chenilles de fer marteler l'asphalte. Les pelles d'acier allongent leurs bras d'acier, ouvrent leurs mâchoires géantes, les lèvent, puis s'abattent, déchirent, grugent, lacèrent les murs dans un bruit infernal et les laissent choir sur le toit lisse des demeures. Ensuite, ce sont les galeries, perchoirs d'amoureux qui sont visitées. Les fenêtres sont fracassées emportant des souvenirs qui ont alimenté des générations. Les cloisons joliment peintes, les décorations faites avec méticulosité, le garage construit à grands frais, oui, l'atelier de bricolage est parti aussi.

Toits échanrés, écorchés, étripés, défoncés, pans de murs de briques, bousculés, châteaux de cartes qui dégringolent. Plus les heures sombres passent, plus elles laissent découvrir des galeries arrachées, des abris d'auto décrochés, des cordes de bois éparpillées, des poubelles flottantes. L'eau a monté jusqu'aux larmiers des habitations. Maisons broyées cruellement par des mâchoires de fer. Cheminées de briques égratignées et égrenées sans émotion, sans retenue, traitées comme de vieux chiffons.

Quelle tristesse! Un immense lac sans la ville.

Un nœud dans la gorge, un brin de nostalgie monte à la surface et on se souvient, le cœur meurtri.

Quelle était belle cette rivière serpentant la vallée et courtisant notre ville!

Qu'ils étaient beaux ces printemps malgré leurs débordements!

Qu'elle était belle notre ville!

Et comme elle sera encore, foi de Beaucerons!

Michel Jacques

Une année pas comme les autres.

2020!

Je vais m'en rappeler toute ma vie. Bien que cette année aie débuté bien normalement, tout a chamboulé rapidement le 13 mars 2020. J'ai le goût de vous parler de ce que cela a changé pour moi.



Du jour au lendemain, il était interdit de se donner des câlins, de se serrer la main et de préparer, avec des amis, des festins. Mes activités sportives ont cessé et mes compétitions de fin d'année ont été annulées. Je ne voyais plus mes amies comme avant. Avec tous ces changements, une partie de moi avait été éteinte.

Ma vie de famille avait aussi changé. Les choses se faisaient au ralenti. À part les gens du voisinage que je voyais lors de notre marche quotidienne, nous ne voyions quasi personne. Voir les gens se tasser de 2 mètres lorsqu'ils passaient les uns à côté des autres était déchirant.

L'école à la maison a commencé chez moi une semaine après le début du confinement. C'était vraiment différent. Ce n'était pas quelque chose à laquelle j'étais préparée et ça demandait beaucoup d'organisation. J'étais consciente que tout le monde était dans la même situation, mais je ne vivrais pas l'école à la maison tous les ans.

Avec tout le temps passé à la maison, nous avons célébré quelques fêtes. Le 31 mars, nous avons célébré la fête de ma sœur Julia, le 13 avril, la fête de ma sœur Victoria, Pâques, le 12 avril et la fête de ma mère le 11 mai. Jamais nous n'aurions cru fêter de

cette façon des anniversaires, mais nous étions en temps de confinement. Nous avons fait les choses différemment et ce fut tout de même plaisant. Nous nous en rappellerons!

J'ai aussi connu un déménagement en temps de pandémie. Le 9 mai 2020, ma famille et moi avons aidé ma tante, mon oncle et mes cousines à déménager. C'était particulier! Tout le monde portait le masque et parce que ma tante était très malade, elle ne pouvait pas être présente. Elle nous a donné ses instructions le matin et elle a quitté chez ses parents pour 14 jours. La nouvelle demeure a dû être désinfectée après le déménagement quand tout le monde a quitté. C'était spécial!

Le positif de 2020, c'est que je crois que maintenant plusieurs personnes prendront le temps de faire les choses et de profiter encore plus du moment présent.

Le négatif de 2020 restera pour moi d'avoir laissé trop rapidement ma vie d'école, mes amies, mon équipe de soccer, ma troupe de danse et tout le monde que j'aime. J'apprécie encore plus tout ça depuis le début de la pandémie.

2020, je te raconterai à mes enfants et mes petits-enfants.

2020, tu feras partie de l'histoire, de mon histoire.

Marie-Éva Savoie, 5^{ème} année
14 mai 2020

Trois mois

Avertissement : Vous pouvez lire cette nouvelle dans le même ordre que je l'ai écrite. J'inviterais cependant les lecteurs plus cartésiens à se servir des dates, pour parcourir ledit récit de façon chronologique. Cela risquerait de moins les énerver. Bonne lecture!

1 juin 2020

Trois mois, Paule avait réussi à tenir trois mois sans flancher dans ce chalet de la réserve de Portneuf. Trois mois sans entrer en contact avec ses amis, sans aucune nouvelle, en vivant complètement isolée de tout, sauf de son fidèle avocat, bien sûr! Ce dernier connaissait les dossiers pour lesquels elle souhaitait avoir les suivis.

Le gardien de la réserve, Léopold, passait tous les deux jours pour l'approvisionner en bois et vérifier que tout allait bien. Ils avaient convenu, moyennement une généreuse rétribution, qu'il la ravitaillerait également en denrées de toutes sortes pour elle et pour son chien, Gustave.

Avril 2015

Claude, son mari, n'avait jamais voulu d'animaux de compagnie, ni d'enfants d'ailleurs.

- Il faut être sans cœur pour mettre au monde des enfants de nos jours, sans cœur ou sans jugeote, répétait-il sans cesse.

Et en ce qui concerne les petits compagnons à quatre pattes dont elle avait toujours rêvé, voici ce qu'il disait :

- On va commencer par manger, se loger, s'amuser et voyager avant de nourrir et ramasser la merde de ces bibittes inutiles.

Sa nature confiante et bon enfant l'avait conduite peu à peu, sans même s'en rendre compte, à un état de servilité dans son mariage. Elle lui avait donné toute sa confiance. De toute façon, lorsqu'elle osait le contredire sur un point, il prenait ombrage de son soi-disant manque de loyauté.

- Rappelle-toi qui possède le meilleur sens pratique dans notre couple, tu l'avoues toi-même. Tu as la beauté, la bonté, la gentillesse, le charme et le bon jugement aussi, puisque tu m'as choisi, mais sur un bateau, il faut un seul capitaine.

Ajoutait-il avec un clin d'œil malicieux.

La jeune femme avait été élevée par des parents extrêmement intelligents et un tant soit peu bohèmes. Edgar, son père, sans avoir fait de grandes études, avait gagné sa vie en

créant, en faisant breveter et en vendant diverses inventions alors que sa mère Monique, artiste-peintre reconnue dans son milieu, exposait souvent dans des petites galeries d'art. Ces deux êtres, passionnés et désintéressés de toutes richesses ostentatoires, se contentaient de vivre humblement dans une petite maison de campagne. Ils chérissaient depuis toujours une existence sereine et paisible, en préférant partager, sans que cela soit ébruité, une bonne partie de leur richesse matérielle avec les moins bien nantis.

Ils avaient élevé leur fille de façon très libérale, refusant de perpétuer l'éducation rigide qui leur avaient laissé de profondes cicatrices. Ces deux êtres qui n'entraient pas dans les moules conventionnels, avaient plutôt voulu lui donner ce qui leur avaient manqué. Or cette dernière, depuis des années, prenait pour de l'indifférence, la grande latitude qu'ils lui offraient.

Octobre 2010

Paule recherchait du solide. Elle avait désespérément besoin de s'appuyer sur du tangible, sur du roc : des convictions, de grandes croyances, des valeurs importantes, différents courants de pensées, une quête. Elle se cherchait quoi. Elle avait choisi d'étudier dans le domaine de l'administration, au lieu des langues, des sciences et des arts où elle excellait également. En faisant la connaissance de Claude sur le campus, à sa deuxième année universitaire, il lui avait enfin semblé découvrir un homme fort, très bien ancré, une fondation à toute épreuve quoi, sur laquelle elle pourrait se reposer enfin.

Tant qu'au roc en question, il était à la chasse d'une compagne qui l'appuierait en l'aidant à réaliser ses rêves. Il lui offrit rapidement de déménager avec lui et de se marier civilement. Leur nouveau statut leur ferait bénéficier de nombreux avantages fiscaux et boursiers. Elle céda vite, pourquoi attendre puisque cela pourrait lui donner un coup de main, puisqu'ils s'aimaient.

Son précieux amoureux lui avait avoué provenir d'une pauvre famille dysfonctionnelle avec qui il avait coupé tous liens. Paule apprit vite que ce sujet tabou, ainsi que de nombreux autres, ne devaient jamais être abordés si elle ne voulait pas voir poindre sa tête des mauvais jours.

Claude surnommait son beau-père, le patenteux chanceux, et sa belle-mère, la barbouilleuse de toiles. Ingénieur en devenir, il méprisait tout ce qui ne sortait pas comme lui, de l'Université. Paule avait eu beau essayer de lui démontrer la grande valeur de ses parents, il cessait bien sûr de l'écouter dès que le sujet remontait à la surface. Elle finit par les visiter seule, lors de ses absences.

Les amis proches de Paule avaient voulu l'encourager à s'affirmer davantage à l'intérieur de son couple. La jeune femme amoureuse voyait surtout, à la source même de leur point

de vue, des idées de féminisme dépassées qui menaceraient assurément sa précieuse union.

Novembre 2019

Paule vécut sur son nuage rose jusqu'à ce qu'elle surprenne des sextos sur le cellulaire de Claude.

-Qui est cette fameuse Maude?

-Je n'ai aucune idée de quoi tu parles?

-Non, vraiment? Alors tu vas me dire que le sextape que tu as reçu malencontreusement de MAUDE ne t'était pas adressé?

-Mes amis m'avaient averti que ça finirait par arriver, mais je n'aurais jamais cru cela de toi!

-Ne change pas de sujet.

-Depuis quand m'espionnes-tu sur mon cellulaire?

-Quoi! Je vidais les poches de ton pantalon pour les mettre au lavage, il est tombé.

-Quand je jugerai mes pantalons sales, je suis capable de les déposer dans la malle à linge moi-même. Arrête de m'infantiliser.

-Je te rappelle que ce n'est pas de cela dont il est question.

-Oui, tu te trompes. Vous, les filles, il faut toujours que vous materniez vos chums.

Paule le regarda, ahurie. Détestant les disputes, elle mit fin à la querelle en ajoutant, en battant la retraite vers la salle de lavage avec les fameux pantalons et en ajoutant :

-Ça n'explique pas ce que j'ai vu!

Claude, pour une fois, ne chercha pas à avoir le dernier mot. Trop heureux de s'en être si bien tiré. Il ferait plus attention à l'avenir. Paule avait trop de bon sens, trop besoin de lui pour insister.

Les sens de la jeune femme demeurèrent en alerte. Tout retard, voyage supplémentaire pour son travail, joute additionnelle dans le calendrier de sports avec ses amis furent ensuite suspectés. Elle le suivit et découvrit la petite bête de compagnie qui valait la peine d'être nourrie et logée dans une niche très douillette. Le deuil de son mariage venait de commencer. Elle ne ferait pas de scènes. Elle rongea son frein, pour mieux se préparer afin de décider de la suite des événements et n'en dit mot à personne.

9 mai 2020

Paule avait laissé ses portables et son cellulaire habituel à la maison de ses parents. Elle n'avait sur elle que le téléphone mobile jetable qu'elle s'était acheté pour communiquer avec son avocat. Elle avait finalement peint de beaux paysages, composé seule 5 chansons, paroles et musique, sans l'aide de personne, comme une grande, son rêve de jeune fille. Qui eut dit que crayons, feuilles de papiers et guitare l'aideraient à être si productive. La beauté des lieux, le calme, la sérénité de la nature lui avaient sûrement aussi donné un coup de pouce ainsi que l'ardent désir qu'elle ressentait de faire le vide, de faire table rase du passé.

L'hiver ne s'était pas trop attardé. Le printemps avait pointé son nez de façon hâtive et l'été lui avait même damé le pion en provoquant une première canicule, en plein mois de mai.

Tous les jours, elle profitait de la belle nature avec son compagnon à quatre pattes, en faisant des randonnées pédestres. De nombreux abris ici et là permettaient aux promeneurs de faire une pause pour se restaurer. Des petits poêles, déjà alimentés en bois et en papier, ne demandaient qu'à être allumés.

Décembre 2019

La mort brutale de ses parents dans un bête accident de la route, au début de décembre, fut l'élément déclencheur qui l'a décidé à passer à l'action. Enfant unique, elle devait prendre des décisions importantes sur son héritage. Claude la pressait de tout liquider rapidement afin qu'ils puissent en profiter longuement, ensemble. Après tout, qui connaît véritablement sa propre longévité?

Mais voilà, l'orpheline ne voulait pas vendre la propriété de ses parents. Elle tenait à la conserver précieusement avec tous les souvenirs qu'elle contenait, jusqu'au moment où elle serait prête, si cela se produisait un jour. De plus, elle connaissait maintenant la fourberie de son compagnon.

Ses parents lui avaient tout légué. Ils n'avaient jamais beaucoup aimé Claude et, bien qu'ils ne veuillent jamais s'immiscer dans leur couple, ce fut leur façon à eux de protéger leur douce et naïve enfant chérie.

Paule dirigeait depuis plusieurs années deux fondations de charité pour les enfants malades que ses parents avaient fondées, de façon anonyme. Elle adorait son travail, mais elle se sentait inaccomplie, incomplète. En rabaisant ceux qui lui avaient tant appris, Claude avait dénigré tout ce qui l'allumait réellement, si bien qu'elle avait fini par perdre son essence même. L'artiste, la créatrice en elle, ne demandait qu'à se révéler.

Février 2020

Le temps des Fêtes s'était avéré triste et houleux. À la fin de février, au lendemain d'une terrible confrontation avec son époux au sujet de la succession, Paule prit son courage à deux mains pour réagir enfin. Après le départ de son époux pour son travail, elle fit ses bagages (le strict minimum qui lui appartenait en propre). Elle ne lui laissa aucune note, que le vide. Après tout, il aura sa petite bête pour se consoler. Petit animal de compagnie dont il devra apprendre à assurer les besoins seul, à l'avenir. Cela fit naître sur sa bouche les prémices d'un sourire. Une lettre de son avocat l'avisera sous peu des procédures de divorce qu'elle avait décidé d'engager. D'ici là, il pouvait bien mijoter dans son jus!

Se rendant ensuite à son travail, elle demanda à Édith, sa vice-présidente, une femme d'âge mûr des plus compétentes, de la remplacer durant une longue absence et en avisa aussi le président du conseil d'administration. Elle contacta enfin ses meilleurs amis pour les informer de l'infidélité de son mari et des dispositions qu'elle venait de prendre. Ils l'assaillirent de mille questions, bien que rassurés de la voir quitter enfin ce goujat.

-Mais, où vas-tu aller? Tu ne feras rien d'irréfléchi n'est-ce pas? Veux-tu que l'on t'accompagne?

-Non, je vais bien. Curieusement, de mieux en mieux, depuis que ces décisions sont prises. Je vais dormir ce soir à la maison de papa et maman, en profiter aujourd'hui pour faire changer toutes les serrures de leur, de ma nouvelle demeure. Je vais contacter mon avocat pour que Claude ne puisse interférer dans mes affaires pendant mon absence. Il n'a aucun droit sur le legs de mes parents.

- As-tu besoin de quelque chose, d'argent?

- Non, merci. Mon père et ma mère m'avaient ouvert un compte pendant mes études, qu'ils continuaient toujours d'approvisionner régulièrement. Mon cher conjoint ignorait son existence. Je me sentais coupable de le posséder. Croyez-le ou non, je n'y ai plus jamais touché à partir du moment où nous avons emménagé ensemble. Cela me semblait plus honnête envers lui. Je ne manquerai donc pas de liquidité dont je peux disposer immédiatement. J'ai besoin de ce temps seule, après toutes ces épreuves, pour retomber sur mes pieds.

À la maison de ses parents, elle tomba sur une publicité qui vantait les bienfaits d'un séjour dans un des nombreux chalets de la réserve de Portneuf.

Gustave la sortit de sa réflexion par un jappement joyeux et festif. Quelle merveilleuse idée elle avait eu de faire, en partant, un petit arrêt à la Société Protectrice des animaux. Ce bouvier-bernois de deux ans et elle s'étaient mutuellement choisis. Un amour inconditionnel les liait dorénavant. Son cœur avait battu à tout rompre, en l'apercevant. Lui aussi, orphelin, ils formeraient dorénavant une famille, un nouveau clan.

27 mai 2020

Léopold arrivait les bras chargés de ses dernières commandes. Elle alla lui ouvrir, Gustave sur les talons.

-Tout va toujours bien ici? Rien à signaler? Avez-vous votre liste pour la prochaine épicerie.

-Wouah... Vous m'étourdissez-là. N'oubliez pas que je passe le clair de mon temps seule. Non, Gustave et moi allons très bien. Je vous remercie beaucoup pour tout, mais nous n'aurons plus besoin de vos services car nous partirons au début de la semaine prochaine. Il est grand temps que mon nouveau compagnon fasse connaissance avec mon petit coin de campagne et mes amis. Ils n'en reviendront pas.

-Vous m'avez bien dit en arrivant que vous ne vouliez être informée d'aucune nouvelle alors je vous ai écoutée, mais, je veux vous avertir que vous allez trouver cela curieux de revenir à la civilisation.

-Je vous crois sur parole. Après trois mois d'isolement total, je ne verrai plus rien de la même façon.

Juin 2020

Au début de la semaine suivante, plus exactement le 2 juin 2020, Paule fit ses bagages et monta dans son 4 par 4 avec son fidèle molosse. Elle prit la route vers sa demeure en pensant à tous les nouveaux défis qu'elle aimerait relever. Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, les années vécues avec son époux lui revinrent en mémoire. Elle prit conscience de tout ce à quoi elle avait renoncé pour son ancien amoureux.

Une vie belle, merveilleuse et enrichissante se pointait à l'horizon car elle avait appris et compris tant d'enseignements de ces expériences passées. Ses parents continuaient de vivre en elle. Ils l'inspiraient même. Elle avait dégoté dans l'atelier de son père, avant de partir au chalet, les plans des dernières inventions sur lesquelles il travaillait. De idées fourmillaient dans sa tête pour poursuivre son œuvre. Après tout, enfant, elle avait toujours adoré bricoler avec lui.

Paule se sentait aussi prête au combat. Elle connaissait suffisamment l'homme avec lequel elle souhaitait maintenant divorcer pour savoir qu'une bataille juridique l'attendait. Heureusement, la loi penchait de son côté. De plus, l'effet de surprise causé par sa métamorphose le déstabiliserait assurément. Au lieu d'une jeune femme apeurée et naïve, il découvrirait un être mature en pleine possession de ses moyens, doté d'un meilleur sens pratique, en plus de la beauté, de la bonté, de la gentillesse, du charme et du bon jugement, naturellement. Et puisqu'il faut aussi un seul capitaine par bateau, le sien n'avait pour l'instant que de la place pour elle et son nouveau compagnon à quatre pattes.

Bon! Trêve de réflexion, les armoires et le réfrigérateur de sa maison nécessitaient d'être remplis. Paule devait s'arrêter maintenant à l'épicerie du coin que ses parents et elle adoraient pour se ravitailler. Elle se stationna adroitement et sortit de son véhicule.

-Gustave, reste! Mais voyons, qu'est-ce qui se passe ici? Pourquoi ils font la file en dehors du magasin? Pourquoi ils portent tous des masques?

Mais ça, c'est une toute autre histoire incroyable, que vous connaissez déjà.

Renée Guay



Mes premières notions d'informatique

À la fin des années 60, on commençait à peine à parler de l'utilisation de l'informatique dans les entreprises. Seuls de gros organismes gouvernementaux, les universités, ou des usines comme Vachon à Sainte-Marie ou Québec-Téléphone à Rimouski pouvaient disposer de l'espace nécessaire et se permettre l'investissement requis pour opérer une salle d'ordinateur répondant à des normes précises de climatisation et de sécurité. L'unité centrale d'un ordinateur ayant une capacité de 64 k avait alors la dimension d'un réfrigérateur et était relié à des périphériques tels des lecteurs de rubans et des imprimantes ayant des formats aussi imposants. De plus, il fallait un opérateur à plein temps pour en assurer le fonctionnement.

En 1969, je terminais mon cours en administration à l'université Laval. Voyant l'évolution de ce nouveau domaine, je me disais que quelques notions d'informatique pourraient m'être utiles dans la carrière que j'entreprendrais sous peu. Je me suis donc inscrit au cours d'initiation au langage PL1 qui était offert comme option.

Notions de PL1

Le professeur se présenta donc le premier jour en expliquant que le PL1 que nous allions étudier avait été développé par IBM au début des années 60 et pourrait indifféremment remplacer les langages à destination scientifique tels que le Fortran et le Cobol, qui étaient plus adaptés aux problèmes de comptabilité et de gestion. Ensuite, il nous sensibilisa aux différents éléments reliés au domaine du traitement informatique, dont les cartes mécanographiques, le lecteur de rubans perforés, le dérouleur de bandes magnétiques, etc. Puis, après nous avoir familiarisés avec le langage binaire qui est basé sur une combinaison des chiffres 1 ou 0, il nous expliqua que ce sont les perforations apparaissant dans les cartes mécanographiques qui permettaient à l'ordinateur, en laissant passer ou non la lumière, de détecter le langage de programmation.

À une autre étape du cours, pour nous initier à la programmation, il nous proposa un problème simple à traiter par informatique. Exemple : calculer le coût de l'immatriculation d'un véhicule, en tenant compte du poids et de la masse de la voiture et du nombre de cylindres du moteur. Pour cela, il nous fallait prouver le cheminement logique du programme que nous avions créé en dessinant un ordinogramme. Celui-ci était composé de différents symboles : un ovale placé à l'horizontale qui indiquait le début ou la fin du programme, des rectangles identifiant les opérations internes (additions, soustractions), et surtout le losange qui influençait le cheminement des données en donnant le choix de deux ou trois options. Une fois qu'on jugeait que tout fonctionnait, il

nous fallait écrire notre programme à partir de commandes préétablies; on devait utiliser alors une foule de signes et formules qui pouvaient ressembler à ceci :

```
1 EX: PROC OPTIONS(MAIN );           5 AA: READ FILE(IN) INTO(ZL);
2 DCL ZL CHA R(BO);                  6 J =INDEX(ZL,'BIEN');
3 DCL IN FILE RECORD INPUT;          7 IF J =0 THEN PUT EDIT(ZL) (SKIP,A(BO));
4 ON ENDFILE(IN) GOTO FIN;           8 GOTO AA; 9 FIN:END
```

Ensuite, il fallait se rendre au sous-sol de la bibliothèque universitaire où des équipements nous permettraient de perforer les cartes qui seraient ensuite traitées à l'ordinateur.

Les couloirs souterrains de l'université :

C'est l'obligation de me rendre au centre de traitement de l'informatique qui me fit découvrir le circuit des longs corridors qui permettent de rejoindre la plupart des pavillons de l'université sans sortir à l'extérieur, ce qui est très avantageux en hiver. Une fois mon programme bien complété, du moins je l'espérais, je descendis l'escalier de mon pavillon et entrepris ma longue marche vers le local où je pourrais perforer mes cartes et les envoyer à la production. De ma faculté qui longeait le Chemin Sainte-Foy, je me dirigeai vers le sud jusqu'au pavillon des Sciences de l'éducation où je devais bifurquer à droite; puis, rendu au pavillon De Koninck, je m'orientai à nouveau vers le sud, pour atteindre le pavillon Jean-Charles Bonenfant et la bibliothèque. La première fois, je me cherchais un peu. Toutes les sections des corridors se ressemblaient. De grands murs de ciment gris sans aucune fenêtre délimitaient le passage sur des distances plus ou moins longues. Dépendant de notre vitesse de marche, on pouvait dépasser des universitaires concentrés à repasser leurs notes de cours ou perdus dans des rêveries. On croisait régulièrement d'autres étudiants à l'air hagard qui semblaient regarder directement devant eux, sans rien voir. Tels des zombies, habitués à faire le même parcours, ils poursuivaient leurs chemins, comme s'ils étaient dans un monde à part. Parfois, les distances parcourues nous paraissaient longues. Heureusement, les intersections qui nous obligeaient à choisir notre voie mettaient un peu de vie dans cette balade souterraine.

Demande de production

Une fois rendu au local des opérations informatiques, je m'installai sur l'équipement approprié et perforai avec précaution chacune des cartes correspondant au programme que j'avais créé. Après les avoir vérifiées plusieurs fois, je me présentai au comptoir où un opérateur prit possession de ma pile de cartes et me remit un billet de contrôle.

-Reviens dans deux jours, me dit-il. Ton programme aura été traité.

Une mauvaise surprise

Au moment prévu, je suis retourné à ce local pour prendre connaissance de mes résultats. J'avais hâte de voir les calculs qui avaient été exécutés par la puissante machine, de constater les effets bénéfiques de la science sur la productivité reliée à notre travail. Pendant que des étudiants retournaient avec des lots de feuilles format géant, identifiés à leur nom, je ne trouvais rien me concernant.

-As-tu ton billet de contrôle, me dit l'opérateur?

-Oui. On m'a dit que ce serait prêt aujourd'hui.

Le préposé fit une courte recherche et revint avec une grande feuille pliée en deux.

-Ton programme n'a pas fonctionné. Il faudra que tu le révises.

-Merci, lui répondis-je en affichant un air désappointé.

Je revins donc bredouille à la faculté, tenant dans mes mains les deux feuilles qu'on m'avait remises et mon cahier de programmation. Il est inutile de dire que le trajet du passage souterrain me parut encore plus gris et plus long que lors du voyage précédent. Je révisai mon ordinogramme avec des collègues, repassai ma programmation et constatai que j'avais sauté une ligne lors de la perforation des cartes. Je fis donc le trajet à nouveau et passai une nouvelle commande, confiant que cette fois, ça fonctionnerait.

Looping involontaire

Lorsque je retournai au centre d'opérations deux jours plus tard, je retrouvai facilement une grosse pile de feuilles reliées en formule continue. Ça dépassait mes espérances. Mes résultats semblaient supérieurs à ceux de mes collègues de classe. Cette joie ne fut toutefois que de courte durée. Je constatai rapidement qu'uniquement quelques caractères répétitifs se retrouvaient au début de chaque page demeurée pratiquement vierge.

-Qu'est-ce qui s'est passé, demandai-je à l'opérateur?

-Tu vas probablement détecter une « loop » dans ton programme. L'ordinateur semblait tourner en rond. On a dû interrompre la production des rapports, sinon on aurait épuisé tous nos stocks de papier, ajouta-t-il, en riant.

Je compris que je devrais une nouvelle fois refaire mes devoirs; il me fallait trouver l'erreur, effectuer les corrections, formuler une nouvelle demande de production et revenir dans deux jours, en utilisant les fameux corridors gris que je commençais moi-même à utiliser avec l'allure d'un zombie.

Cette nouvelle fois, je ne pris pas de chance. Je rencontrai mon professeur, lui expliquai mes démarches précédentes et ensemble, nous avons repassé le programme.

-La virgule ici est de trop, me dit-il en pointant l'endroit du doigt et là, tu aurais dû utiliser un point-virgule.

-Vous croyez?

-J'en suis sûr. Mais prends garde de ne pas effectuer une nouvelle erreur en apportant les corrections.

Encouragé par ces judicieux conseils, je procédai aux travaux requis, refis une demande de production en bonne et due forme et retournai deux jours plus tard chercher mes résultats.

Un sentiment de puissance

À ma grande surprise, alors que j'aurais pu m'attendre à une nouvelle défaite, mon programme avait très bien fonctionné. Je n'en croyais pas mes yeux. Je constatai que ce programme simple, préparé avec beaucoup d'efforts et que j'avais expérimenté avec une vingtaine de données de base, pourrait maintenant effectuer en un temps record des milliers de calculs à condition que je lui fournisse l'input requis. Je me sentais puissant. Le retour à la faculté d'administration me parut très court, les murs moins gris, je saluais les gens que je croisais. Cette fois-ci, j'étais très fier de ma performance.

Nouvelle génération

Les efforts que j'avais dû effectuer pour réussir mon premier programme d'informatique en 1969 m'avaient fait réaliser que je ne deviendrais jamais un bolé en informatique. Mais je n'aurais jamais pu imaginer que cinquante années plus tard, la grande majorité des gens aurait en sa possession un appareil cellulaire en mini format, d'une capacité de 64 Go, (soit 1 million de fois plus que 64 k). Cet appareil est capable de photographier, emmagasiner de l'information, effectuer des recherches et des opérations bancaires de façon instantanée. Et aujourd'hui, lorsque je vois Olivier, mon petit-fils de huit ans, manipuler avec aisance une tablette ou un téléphone cellulaire, je ne peux qu'être en admiration devant le génie de notre génération et la débrouillardise de celles qui nous suivent.

Jean-Marc Labbé

